

CHAPITRE 16 : ONDE DE CHOC

- Dépêche-toi, Haïfa, la Voix de la Mère va bientôt gronder !

Et, en effet, l'immense cloche de bronze qui se trouvait au coeur de Port-Kharys, en haut d'une tour isolée toute rayonnante de porphyre, retentit quelques instants après, emplissant la ville d'une vibration grave et profonde. Elle marquait le milieu de la matinée.

Jamais la maison d'Alphen n'avait connu semblable agitation; Haïfa, la servante, s'était mise à pleurer déjà trois fois sous les invectives de Joos, dont la tyrannie d'ordinaire souriante prenait aujourd'hui des accents de colère. La jeune fille ployait sous les tâches, sans parvenir à les hiérarchiser en fonction de leur urgence. Les ordres semblaient tomber à chaque minute, certains annulant ou contredisant le précédent, d'autres s'y ajoutant simplement dans un déluge d'informations qui lui donnait le tournis.

« Va aider Markos à choisir ses vêtements, et n'oublie pas de prendre les plus chauds - les nuits sont fraîches, en montagne. » « Alphen te demande de courir chez l'apothicaire pour prendre ses gouttes ». « Pourquoi es-tu en train de nettoyer ? Qu'a-t-on à faire de la propreté aujourd'hui ? » « Où as-tu mis mes souliers de marche ? » « Comment ? Tu n'as pas préparé le panier repas ? »

Joos, affolée, tournait dans la maison sans jamais cesser de parler. Lorsqu'elle ne s'adressait pas à la servante, elle parlait toute seule, et si quelqu'un avait le malheur d'apparaître à portée de sa voix, il était piégé et devenait le destinataire involontaire de ses discours décousus. Alphen ne lui prêtait aucune attention et vaquait à ses occupations d'un air affairé, sans lui répondre. Le petit Markos, qui détestait l'idée de partir, s'était caché à l'intérieur de son coffre et s'amusait à glisser des regards furtifs à l'extérieur, dans l'attente qu'on s'aperçoive de sa disparition.

- Haïfa, tu n'as pas vu Markos ?

- Il était là à l'instant, Madame, il ne peut pas être bien loin.

- Ce n'est tout de même pas compliqué de le surveiller, Haïfa, pour quoi crois-tu que l'on te paye ?

La jeune fille, ravalant ses larmes, abandonna la préparation du panier repas, essuya ses mains grasses sur sa jupe, et se mit à crier d'une voix faible :

- Markos ! Markos, où te caches-tu ?

- Plus fort, Haïfa, comment veux-tu qu'il t'entende ?

Alphen, soucieux, n'entendait tous ces bruits que d'une oreille distraite. Il avait été prévenu, ainsi qu'un certain nombre de familles riches de Port-Kharys, par son parent de l'Eglise de Porphyre. « Il faut que demain à midi vous ayez passé les Portes », lui avait dit son beau-frère. « Nous retiendrons l'information, mais les cas vont se multiplier, et la foule ne tardera pas à comprendre. »

Alphen n'avait eu le temps de rien préparer - depuis l'aube, il tentait d'organiser ses pensées et ses affaires, mais il avait tant de questions sans réponses qu'il ne savait par quel bout commencer.

Combien de temps allait durer l'épidémie ? A quelle date pourrait-il revenir dans ses murs ? Les propriétés seraient-elles sécurisées par la Garde de la Ville ? Y aurait-il encore une Garde ?

Combien de temps durait l'incubation de la Fièvre ? Il se mordait les lèvres de ne pas avoir étudié l'Histoire avec plus d'empressement dans sa jeunesse. Car cette fièvre rouge ne lui évoquait rien de plus précis qu'une vague terreur. Or, Alphen était un esprit pragmatique, et se sentait ridiculement démuné dans cette panique obscure qui gagnait sa maisonnée.

- Joos, cesse de crier et aide ta servante au lieu de l'accabler de reproches. Je vais m'occuper du repas.

Le ton péremptoire qu'il avait employé cloua le bec de son épouse, qui demeura un instant figée, hésitant entre l'obéissance et l'indignation.

- Je n'aime pas beaucoup le ton que tu viens de prendre, mais nous n'avons pas le temps, finit-elle par dire. Nous en reparlerons plus tard.

Et, soudain silencieuse et active, elle se mit à ranger et à boucler les bagages avec une efficacité surprenante.

Une heure plus tard environ, après une scène d'angoisse où tout le monde s'inquiéta pour le petit Markos, et qui se termina par une paire de gifles administrée sur l'enfant lorsqu'il fut découvert dans son coffre, la famille avait réuni ses effets personnels dans une carriole, que tirait une mule, et se dirigeait vers la Poterne Sud. La Garde, aussi inconsciente du danger que le reste de la

population, les regarda passer d'un oeil intrigué. Ils n'étaient pas seuls à quitter la ville - à la même heure, par la même poterne, sortaient un prêtre de Porphyre, remarquable par son absence de bagage et par sa haute stature, et une femme d'une trentaine d'années, chargée d'un lourd sac de voyage, et dont les vêtements simples ne dissimulaient pas l'élégance. Ils devaient prendre la même route, et savaient tous pour quelle raison - naturellement, la conversation ne tarda pas à s'engager entre eux. Seuls, Haïfa et Markos gardèrent le silence pendant les premières heures - l'une parce qu'elle était trop heureuse que Joos cessât de s'en prendre à elle, et Markos parce que sa joue et son orgueil brûlaient encore de la gifle qu'il avait reçue.

- Nous devrions faire connaissance, puisque nous serons compagnons de voyage, dit Alphen lorsqu'ils eurent dépassé le premier virage. Je suis Alphen, et voici ma femme Joos et mon fils Markos. Madame, voulez-vous que notre mule porte votre bagage ?

La femme hésita un instant puis accepta en souriant.

- Je m'appelle Juline. Je vous remercie, vous êtes bien aimable. Et mademoiselle est votre fille ?
- Notre bonne, dit Joos d'un air courtois. Haïfa.

La jeune fille sourit d'un air timide et ne jugea pas nécessaire d'ouvrir la bouche.

- Révérend, nous sommes honorés de votre compagnie, continua Alphen.
- Je suis le révérend Cristome. Vous m'excuserez si je marche à mon propre rythme - mes foulées seront peut-être plus longues que celles de votre mule.
- Mais bien sûr, Révérend, dit Joos. Je connais bien les prêtres, voyez-vous, mon frère est avec la Mère, lui aussi. Mais il n'est pas encore révérend.
- Voilà pourquoi vous avez été informés à temps, remarqua simplement Cristome, sans s'enquérir de l'identité de son confrère, qui ne paraissait pas l'intéresser particulièrement. Et vous, madame ?
- Moi ? Il y a longtemps que je rêve de visiter Albâtre, et... les rumeurs, auxquelles je ne suis pas sûre de devoir prêter foi, n'ont fait que hâter mon départ.
- D'ici à quelques jours, Port-Kharys sera la proie de la mort et du chaos, dit tranquillement le prêtre.

- Brr... Tout cela fait froid dans le dos, n'est-ce pas ?dit Joos. Et vous, Révérend, où vous rendez-vous ?
- A Albâtre.
- C'est également notre cas, rebondit Joos. Si bien que nous pouvons faire tout le voyage ensemble, Juline, si vous voulez profiter de la carriole.

D'un ton très plaisant, Juline remercia, et les deux femmes commencèrent une conversation à bâtons rompus sur les merveilles d'Albâtre.

- Savez-vous que nous avons justement reçu chez nous un citoyen d'Albâtre, très récemment ?dit Joos. Oh, c'était tellement excitant !
- Un Haut-Citoyen ?
- Il n'y a plus de ségrégation sociale, à Albâtre, à présent. Depuis la Révolution.
- Pensez-vous que la Cité soit aussi sûre que par le passé ?
- Mais bien sûr ! Ce citoyen était quelqu'un de très respectable, et il était un proche d'Aelenor...
- Un proche! Le mot est un peu faible, ma chère, ne put s'empêcher d'ajouter Alphen. Il est le père de ses fils!
- Je ne savais pas qu'Aelenor avait des enfants, dit Juline.

Insensiblement, le Révérend avait allongé le pas, et cheminait à présent à quelques mètres devant le groupe. Le babil qu'il continuait à entendre, en perdant de son intensité, le dérangeait moins. Il ne prenait pas la peine de cacher le profond mépris que lui inspiraient la plèbe en général, et les femmes en particulier. Alphen ne se laissa pas rebuter par ces manières, qui étaient courantes à Port-Kharys, et allongea lui-même le pas pour se hisser à sa hauteur.

- Savez-vous combien de temps dure une épidémie de Fièvre Rouge ?demanda-t-il d'un ton grave.

Cristome le regarda, l'air un peu las.

- Plusieurs semaines, à tout le moins. Mais les conséquences sociales mettront plus de temps à se résorber.
- Vous pensez que la Ville va être mise à sac ?
- C'est inévitable.

- Ma maison ? Les églises ?
- Non, pas les églises. Nous avons fermé les portes ce matin, et nous monterons une garde spirituelle tout le temps qu'il faudra. L'Eglise de Porphyre sera la seule institution intacte à la fin de l'épidémie. Votre maison sera probablement pillée, peut-être même occupée par les pillards.
- Mais... la Ville ? Le conseil Municipal ?
- La Garde sera décimée très rapidement, comme tous les corps de métier exposés aux nombreux déplacements. Le Maire est probablement déjà parti. Seuls les marins possédant un navire auront la chance de prendre la mer - s'ils ont la présence d'esprit de s'enfuir avec la première marée.

Alphen ne répondit pas et ralentit sa marche, abattu. Cristome n'en fut pas fâché, et prit suffisamment le large pour méditer au rythme de sa marche. Ce matin, aux aurores, il avait fait ses adieux à la constellation de la Mère, qui s'effaçait presque aux lueurs du matin. Ces moments de pureté et de paix, où nul autre humain ne venait interférer entre lui et l'Oeuvre, lui manqueraient. Il savait que la Mère était cachée dans le ciel d'Albâtre par la montagne qu'on appelait à Port-Kharys le Fémur. Il serait donc séparé d'Elle pendant tout le temps que durerait sa mission, et il en éprouvait une sorte de souffrance. Pour se consoler, il se mit à réciter à mi-voix un passage du Poème.

Lorsque le Fils manqua du fluide de vie, que ses poumons furent asséchés

Que sa gorge ne put plus articuler que des cris de reproche

Quand il vit mourir sous ses doigts les maigres rejetons d'une terre malade

Quand il vit mourir dans ses bras ses enfants qui étaient les mamelles vides

Il fabriqua une lame avec la puissance du feu, la rage du volcan, l'énergie de la foudre

Il l'aiguisa pendant treize nuits et treize jours, et le son de la pierre sur le métal

Rendit folle sa femme qui se mit à errer en haillons dans le désert de poussière

Alors le Fils marcha, s'abreuvant de son propre sang, ivre d'une soif ardente,

Sous le soleil que ne rafraîchissait aucun nuage, dans le désert brûlant

Et il escalada pendant treize jours et treize nuits le mont Fémur,

Le plus gros des ossements sacrés que la Mère avait sacrifiés pour accoucher de l'Oeuvre,

*A la recherche des Yeux. Et il trouva, dans un cratère vertigineux, deux lacs d'émeraude,
Dont le vert était si profond et si pur qu'il rappelait la vie des feuillages, et celle de l'océan
poissonneux*

Et le Fils sut dans l'intimité de son coeur ingrat qu'il avait trouvé les Yeux de la Mère.

Il monta en surplomb du lac qui était le plus proche de lui, sur l'arête coupante d'un pic audacieux,

Et il lança de toutes ses forces son javelot aiguisé de foudre, de rage et de feu,

Au centre de l'Oeil de la Mère, dont la paupière de brouillard n'avait pu se fermer,

Car la Mère, si heureuse de voir son Fils, le regardait grimper en admirant sa fierté.

*Lorsque la lame creva la surface du lac, l'oeil de la Mère fut crevé, et des torrents de larmes
douces*

Dévalèrent du mont Fémur, emportant avec eux la poussière et les cailloux,

Fertilisant les terres craquelées, abreuvant les bêtes mourantes, ranimant la source du lait

Au sein des Filles alanguies.

Mais le Fils ne s'arrêta pas là, car le regard de l'Oeil restant lui était insupportable,

Et il plongea au fond du premier lac pour en ressortir la lame aiguë de la trahison,

Et il creva le second Oeil, qui répandit à son tour des torrents de larmes, amères et salées

Qui formèrent un fleuve puissant pour alimenter la Mer.

*C'est ainsi que la Mère, qui avait accouché du Fils, qui avait donné ses cheveux pour racines, sa
chair pour la terre, ses os pour les roches, son sang pour la lumière, son ventre pour les grottes,
donna ses Larmes pour l'Eau.*

Cristome s'arrêta un instant, car il s'aperçut qu'une petite voix à côté de lui récitait la dernière phrase en même temps que lui. Il s'agissait de la petite servante, Haïfa, qui le regardait avec dévotion. Ils entonnèrent ensemble :

*En souvenir du sacrifice de la Mère, en célébration de son Oeuvre, en expiation du crime du Fils,
nous vénérerons l'Eau Verte de la Mère, et la ressusciterons à force de gratitude.*

Haïfa était un peu intimidée par le prêtre, et seule sa piété lui avait donné l'audace de cheminer à ses côtés. Dès que la prière fut finie, elle courut vers la carriole où elle reprit sa place. Cristome l'oublia rapidement - le Texte l'avait purgé de sa souffrance, et il se sentait à présent parfaitement

lucide et serein. La mission que lui avait confiée l'Eglise était des plus inhabituelles. Le prélat l'avait désigné, et convoqué, en sa qualité d'Assesseur de la Déesse, pour Lui soumettre la question du renégat d'Albâtre, dont lui avait parlé l'étranger. Cristome, ayant pris toutes les informations, s'était rendu auprès d'Elle. Seuls sept prêtres avaient ce droit - choisis parmi les plus doués pour le Pouvoir, les Assesseurs étaient écartés des affaires temporelles, et se préoccupaient essentiellement du bien-être et de la préservation de la Déesse, ainsi que de la transcription de ses paroles, de ses rêves, de ses prédictions. La Déesse elle-même ne sortait presque jamais de son Refuge de Porphyre; elle y avait toutes les commodités. Mais elle devait rester vierge pour éviter le risque de toute grossesse, manger une nourriture spéciale, exercer son corps dans les bassins de Larmes, et se contenter de la compagnie austère des sept Assesseurs qui se relayaient pour la distraire. La Déesse passait de plus en plus de temps en transe - au fil de ses incarnations, sa curiosité pour le monde extérieur s'était presque éteinte, et sa parole même devenait de plus en plus hermétique.

Le Poème était le Texte le plus accessible, celui qui était partagé avec la plèbe, et dont le récit formait le fondement de la morale Maternelle. Mais les Textes que les Assesseurs transcrivaient quotidiennement étaient beaucoup plus obscurs et troublants - une seule de leurs phrases suffisait parfois à nourrir une méditation de tout un mois. Cristome n'avait jamais assisté à la mort et à la réincarnation de la Déesse - et, si cette perspective l'effrayait, il espérait malgré tout vivre assez vieux pour connaître ce sacrement légendaire. La Déesse avait actuellement une trentaine d'années - cela faisait quatorze ans qu'elle avait investi ce corps, et ne montrait aucun signe d'affaiblissement. Cristome éprouvait pour elle une vénération profonde. Il vivait toujours dans sa proximité, même s'il ne la voyait finalement qu'assez peu. Et il était très étrange pour lui de sortir de cet entre-deux mondes, de ce seuil de l'éternité, à la verte pénombre, pour revenir dans le monde prosaïque, humain et bariolé, où on lui adressait familièrement la parole comme s'il était un voyageur comme un autre.

Le souvenir de son entretien avec la Déesse était encore vif à son esprit. Il n'avait pas eu besoin de formuler des mots - elle s'était engouffrée dans son Esprit, comme un raz-de-marée, et avait médité un instant avant de lui répondre...

"La transmigration spirituelle doit rester l'apanage absolu de la Déesse"...

- Révérend ! Nous allons faire une halte !

Cristome jeta un oeil derrière lui et fit un signe vague de la main, que les autres comprirent diversement, comme un au-revoir, ou un assentiment. Mais il ne s'arrêta pas avec eux, et continua sa route.

- Drôle de bonhomme, commenta Alphen sombrement.

- Il est très haut placé dans l'Eglise, dit timidement Haïfa tout en sortant les gourdes pour en offrir à ses maîtres.

- Comment le sais-tu ? demanda Joos d'un ton rogue.

- Il porte un double liseré vert au revers de son col, c'est la distinction des Assesseurs.

Un silence respectueux se fit, et Joos regarda sa servante avec surprise.

- Tu es donc bien pieuse, pour savoir tout ça ?

- Oui, Madame, dit Haïfa. J'ai voulu me consacrer à la Déesse, en un temps.

Juline ne disait rien, et observait ses compagnons avec acuité.

- Assesseur, ce n'est pas rien, reprit Alphen. Nous ferions bien de nous entendre avec lui. Connaître ces gens-là peut toujours être utile.

- Je suis si heureuse d'avoir pu prier en sa compagnie, dit Haïfa.

Juline s'était rapprochée du petit Markos, et cherchait à attirer son attention. Mais l'enfant, muré dans sa bouderie, ne lui accordait pas un regard.

- Et vous, Juline, demanda Joos, vous êtes pieuse ?

- Pas plus que ça, répondit Juline évasivement.

- C'est l'affaire des mystiques et des naïfs, tant de piété, poursuivit Joos.

Haïfa la regarda avec réprobation, mais ne répondit rien.

- Bah, dit Alphen d'un ton philosophe, les temps sont rudes, ma chère. Un peu de compassion de la Mère ne peut pas nous faire de mal. Haïfa, si vous nous récitiez un passage du Poème, nous pourrions peut-être allonger le pas, et rattraper notre ami le révérend.

- Mais qu'est-ce qui te prend, mon ami ? demanda Joos.

- Nous venons de perdre notre fortune, ma chère, s'emporta Alphen, ainsi que notre maison, nous sommes des exilés sur cette route, nous serons des mendiants en Albâtre, et bien heureux encore de ne pas être morts... Alors, oui, un peu de miséricorde divine, et une bonne introduction auprès d'un Assesseur, ne nous ferait pas de mal. Et de toutes façons ton babillage me casse le crâne.

Joos, qui avait parfaitement oublié Makos depuis presque une heure, le rejoignit soudain. Drapés dans leur dignité, impassibles, certains qu'on les regardait alors que nul ne leur prêtait attention, ils communiquèrent pendant l'heure suivante dans un silence obstiné. Haïfa se fit une joie d'obéir à son maître, et se mit à entonner un cantique de la Déesse, dont la mélodie lancinante et les couplets interminables s'accordaient assez bien au rythme de la marche.

Juline devint songeuse, ce qu'Alphen attribua à l'effet de la chanson. Mais la jeune femme lui paraissait quand même bien mystérieuse, malgré son enveloppante amabilité. Elle avait de la distinction, de l'entregent, et il n'aurait pas été étonné qu'elle fût partie d'une grande famille de Port-Kharys. Mais pourquoi voyageait-elle seule ? Ces gens-là d'ordinaire ne se déplaçaient pas sans escorte.

Cette pause dans la conversation était plus que bienvenue pour Juline, qui trouvait depuis quelque temps qu'elle payait bien cher le transport de son sac de voyage. Le départ du prêtre l'avait un peu détendue, mais il restait cette famille de bourgeois insupportables, qui ruisselaient de sottise, et dont la comédie permanente l'ennuyait. Les événements des derniers jours s'étaient produits à une vitesse excessive, et elle ressentait le besoin de les digérer, lentement, afin qu'ils pussent s'incorporer à son histoire. Juline était la seconde des quatre filles de la famille Pricis, l'une des premières familles de Port-Kharys. Elle avait reçu l'éducation la plus aristocratique, et l'instruction la plus poussée; mais la course au bon parti et la perspective du mariage l'ennuyaient tant qu'elle avait jeté sa gourme quelques années plus tôt. Elle avait évolué dans les milieux dorés et décadents des deux Cités, avait pris pour amant un marinier de Port-Sylla, puis un érudit qui avait trois fois son âge, et un cousin à elle, enfin, qui l'accompagnait dans ses errances noctambules. Elle avait découragé de la sorte tous les prétendants et toutes les intrigues de sa mère, provoqué des colères froides chez son père, et vivait depuis quelques mois chez une tante

libérale qui ne lui faisait pas reproche de sa soif d'aventures. Cette situation n'était guère confortable, et elle se battait avec son père pour obtenir, comme son frère, une rente en tant que célibataire - mais son père pinçait les cordons de la bourse avec des doigts de fer, et refusait de lui donner quoi que ce fût tant que durerait son inconduite. Elle en était réduite à être l'obligée de sa tante, qui ne vivait pas fastueusement, et à se faire entretenir par ses compagnons de débauche, ce qui froissait de plus en plus sa fierté. Et puis il y avait eu ce Novice enivré, la nuit dernière, qui avait ressassé pendant plusieurs heures la menace de la Fièvre Rouge, la fermeture des Eglises et la nécessité de fuir la Ville dès les premières heures du matin. Son cousin et elle avaient d'abord ri aux éclats, et la terreur avait été feinte avant que d'être réelle - puis l'alcool avait noyé leurs pensées, et elle s'était éveillée ce matin avec l'impression d'avoir fait un mauvais rêve. Le Novice, cependant, était parti, et Juline avait tenté en vain de pénétrer dans tous les temples de Porphyre - aucun n'était ouvert au public, ce qui contrevenait étrangement à la coutume. Juline avait alors prévenu sa tante, et s'était rendue au palais Pricis pour avertir le reste de la famille - mais on l'avait regardée de pied en cap, avec ses vêtements extravagants tout froissés de sa nuit d'excès, et on lui avait enjoint de retourner se coucher pour se dégriser. Sa tante le fit avec tendresse, et sa mère avec mépris - mais le résultat fut le même. Une nouvelle aussi incroyable ne pouvait pas être crue si elle sortait de sa bouche impure.

Alors Juline avait voulu rejoindre son cousin, mais elle ne parvint pas à le réveiller de son lourd sommeil éthylique - après quelques gifles inefficaces, elle lui laissa un mot, se rafraîchit, enfila la tenue la plus simple qu'elle trouva, et décida, tout en mettant dans son sac des affaires presque prises au hasard, de partir en direction d'Albâtre. N'était-ce pas la Cité mythique où les femmes pouvaient gouverner ?

Et voilà qu'elle se retrouvait coincée sur cette route, entre ces deux bourgeois, cet enfant mal élevé et ces deux grenouilles de bénitier. La tête comprimée encore des excès de la veille, et un goût amer sur la langue, elle se décida à arrêter de penser, bercée par la voix - assez mélodieuse, fort heureusement - de la servante.